Document généré le 6 juin 2025 12:17

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Séduire
Tirer à l'écart, corrompre

Élyse Dupras

Volume 46, numéro 4 (266), novembre 2004

Habiter hors de

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32904ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dupras, É. (2004). Séduire : tirer à l'écart, corrompre. *Liberté*, *46*(4), 64–69.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Séduire : tirer à l'écart, corrompre

Élyse Dupras

À L.,
qui abat des murs et nous donne des ailes.

Le diable, celui qui nous tire hors de. Hors du sens.
Hors de nous. Hors de la communauté.
Celui qui séduit. Qui dévoie, entraîne sur le chemin de l'erreur.
Vers la marge. Lieu interdit.
Sa parole me tire hors du sens commun.
Son sens est exclu de la communauté :
sens interdit contre le sens unique communautaire.
Séduite, j'entre à contresens de ma vie.

°°°

je dis qu'il y a les fléaux et les victimes, et rien de plus. [...].
Il faudrait, bien sûr, qu'il y eût une troisième catégorie,
celle des vrais médecins,
mais c'est un fait qu'on n'en rencontre pas beaucoup [...].
C'est pourquoi j'ai décidé de me mettre du côté des victimes,
en toute occasion, pour limiter les dégâts
ALBERT CAMUS

Vous êtes là. Étrange insecte aux élytres formés d'une chaise, roulante, avec appui-tête orienté et... Un vide soudain à votre vue me révèle que ce pourrait être vous, Lucifer, Celui-qui-brandit-la-lumière. Qu'éclairerez-vous donc ?

Le handicapé, c'est le diable.

Mais si j'arrive à m'approcher de lui, à faire ce pourquoi je suis là, tenir la cuiller, la porter vers sa bouche, verser le contenu de

la cuiller sans que cela coule sur le menton, essuyer la bouche, recommencer. Sans échanger une parole parce que cet être humain dans cette chaise ne peut parler. Si j'y parviens, je suis sauvée, il n'est pas le diable.

Si, au contraire, je n'arrive pas à tenir la cuiller sans trembler, si la soupe s'écoule sur le menton, nous souillant l'un et l'autre, si je me laisse bouleverser, alors tout est possible, et cet être humain devient le diable.

Je vous découvre, mais je n'arrive pas à saisir votre regard. Vos yeux voient, mais ils sont déserts de tout regard, tournés en tous sens, habités en pointillé, insaisissables. Votre tête ballotte en cadence sur l'arc de l'appui-tête, sur un cou ployé, démesurément long et maigre. Vos mains articulées en pinces sur les bras tendus vers le rien sont ceux, autonomes et intelligents, d'une mante religieuse somnambule, innocente.

Le corps du diable, déviance de la volonté divine, reflète son désir maléfique de pervertir l'ordre du monde. Le diable n'a pas figure humaine, puisque l'homme est fait à l'image de dieu. Le diable est un masque, impénétrable, inaltérable, inaccessible.

Vous, qui m'avez été montré *autre*, êtes pourtant mon semblable. Pendant que votre tête oscille sur votre cou, j'hésite entre votre altérité montrée et l'intuition de notre identité. On me donne la soupe trempée de pain. On exige de moi que je vous fasse manger. Comment savoir à quel moment approcher la cuiller ? Comment faire passer la soupe et le pain mouillé de cette cuiller trop grosse vers votre bouche silencieuse et pleine d'indicible ? Je cherche la réponse sur votre visage, mais je suis analphabète devant vous, je ne sais pas lire les signes qui émanent de vous. Votre figure est un masque mobile mais illisible. Nous voici, vous et moi, hors du sens, hors du dialogue, hors la loi de la pitié.

Aspirée par la divinité, je respire l'air rare et étourdissant de la foi. Si ce diable handicapé me bouleverse, je serai tirée hors de ma voie, hors du religieux, privée de son oxygène grisant.

La main qui tient la cuiller tremble, la soupe coule sur votre menton, un morceau de pain trempé de soupe tombe. Je m'enfuis.

Éperdue de lâcheté, je fuis notre face à face. La charité m'aurait rivée à ce réfectoire, à cette tâche, à votre besoin de nourriture, à mon besoin d'obéir. La charité me fait défaut, comme le sol qui s'ouvre sous les pas. Tandis que vos lèvres, victimes de ma maladresse, laissent échapper la nourriture, ce n'est pas la pitié qui m'aveugle. C'est le sentiment d'être salie, qui me vient non de vous, mais du regard que j'ai osé poser sur vous. Le vertige de la Chute.

Et surgit l'expérience immédiate, fulgurante, intuitive, de l'absence de dieu. L'humain est son propre dieu, mais plus souvent encore à lui-même son propre diable : il n'y a pas d'ailleurs, il n'y a pas d'autre monde, il n'y a pas d'autre vie. Tout à coup m'apparaît, brutale, la haine qu'il fallut pour imaginer le diable. Je touche la cruauté qui arrache l'humain à son humanité et crée le diable.

Dans cet instant, je souffre avec vous, Lucifer. Ce n'est pas dans l'au-delà que surgira le diable qui m'est destiné : vous, ici, maintenant. On m'a placée face à vous pour apprendre la pitié. Pour apprendre la distance incommensurable qui fonde cette pitié. Mais j'échoue : je ne saisis pas la différence entre l'humain et l'inhumain, entre sujet et objet. Mon corps bien portant ne sait pas défendre son intégrité contre votre corps infirme.

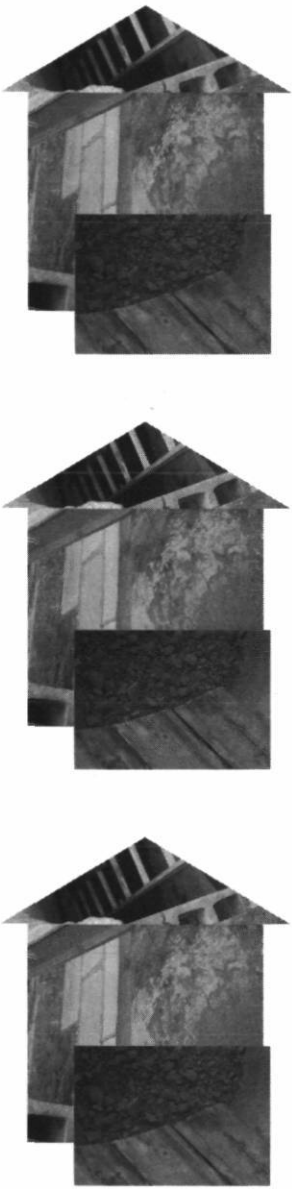
Je vivais dans un monde aux catégories bien ordonnées. Le Bien et le Mal y étaient lisses et sans surprise. Dieu le but. Le diable, l'ennemi qui guette. En acceptant la tâche de charité qui m'est imposée, je crois servir dieu. Soudain, devant moi, l'être qui niche dans la chaise n'est plus une âme habitée de dieu, mais

infiniment plus, infiniment moins : un être humain. Toutes mes catégories se désagrègent. Le monde perd sa forme devant cet être qui fait entrer le désordre dans l'intime maison de dieu vers laquelle je tendais. Au-delà de dieu et du diable, saurais-je apprendre à n'être ni votre bourreau, ni ma propre victime ? « Peut-on être un saint sans dieu ? » (Albert Camus).

Il y eut votre douleur sans nom, sinon celui que je vous ai donné, Lucifer, et qui m'a aveuglée de la lumière de la compassion.

Avez-vous deviné, au moment où je vous ai laissé seul, que ce n'était pas vous que je fuyais ? Submergée, inapte à voir en vous une bouche à nourrir, je tentais d'échapper à l'appel irrépressible de vous. Si proche de vous, si totalement happée par votre abîme, alors même que mon âme sombrait avec vous, je mettais des pas entre votre corps et le mien. Entre votre corps, lové dans cette chaise-carapace, et le mien, seul un atome de différence. Comment osais-je me tenir devant vous, une cuiller à la main ? Vu par vos yeux, le monde m'apparaissait dans toute la violence de son scandale, je le fuyais aussi et pendant que mon corps se détachait du vôtre, je vous élisais de façon définitive. Toute illusion de distance est pourtant abolie. Vous et moi ne sommes plus qu'une même chair souffrante et humiliée. La compassion m'absorbe entièrement, m'exclut du religieux. La seule grâce de notre face à face me dévoie et me corrompt. Pour cesser d'être votre fléau, il me fallut être séduite par vous, accepter le bouleversement et vous choisir.

Ce jour-là, je choisis le diable.

Cet acte de séduction est un acte unique, dévoiement définitif impossible à réitérer ; dans le même mouvement je le dépasse, le traverse, jaillis hors de lui, hors de la voie même vers laquelle, me séduisant, il me tirait.

Et il y a ta douleur, dont j'ai choisi de taire le nom, mon ange,
qui me pousse dans un amour sans fond. Je me suis souvent
demandé si la vie était sortie de toi par une faille de cet amour.
Mais peu à peu coule de ta mémoire une grâce
qui redevient compassion.
Je la respire. Elle m'envahit.